

LA  
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Une femme intrépide mit le feu à un baril de poudre. (Page 346, col. 1.)

Ayuntamiento de Madrid



## SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Les femmes souliotes. — CONTES. HISTORIETTES, DRAMES : Avicenne (*suite et fin.*) — VARIÉTÉS : Riquet à la houppe (*suite et fin.*) ; Alexandre Martin ; Un jour de neige, un jour sans neige.

## RÉCITS HISTORIQUES.

## LES FEMMES SOULIOTES.

On appelle Souliotes les habitants d'un petit district montagneux au sud de l'Albanie.

Les Souliotes, chrétiens fervents et jaloux de leur indépendance, retranchés dans leurs montagnes, avaient toujours refusé de se soumettre au joug des Turcs.

Un pacha turc, nommé Ali, le plus perfide et le plus barbare des hommes, résolut de les subjuguier ou de les exterminer.

Les Souliotes s'immortalisèrent par les sanglantes défaites qu'ils lui firent subir. Dans ces combats, les femmes des Souliotes aidèrent leurs maris et se montrèrent aussi braves qu'eux.

C'était au commencement de ce siècle.

Enfin, le tyran résolut de les prendre par famine ; il ferma par des forteresses les issues de leurs montagnes ; il les empêcha de recevoir aucunes provisions ; et en même temps il leur livrait sur divers points des combats continuels avec des troupes quatre fois plus nombreuses que la population de ce petit pays.

Les Souliotes, ne pouvant plus tenir, consentirent à lui abandonner leur pays et à chercher un autre asile ; plusieurs d'entre eux se réfugièrent à Corfou.

Mais ce fut le plus petit nombre ; car le tyran, violent, selon son usage, toutes ses promesses, les fit attaquer et massacrer pendant qu'ils se retiraient.

On a signalé de sanglants épisodes de cette funeste retraite.

Soixante femmes veuves étaient réfugiées sur un tertre, au-dessus d'un précipice. Voyant arriver les barbares, elles se recommandent à Dieu. Désespérées de n'avoir devant elles que la triste perspective de l'esclavage et de l'opprobre, elles se donnent la main l'une à l'autre et se précipitent au fond de l'abîme.

Furieux d'avoir perdu cette proie, les Turcs arrivent dans un village où il ne restait plus d'hommes, et se mettent à tout massacrer. La veuve d'un capitaine, qui habitait une grande tour appelée Dimoula, dont les ruines subsistent encore, voyant le carnage, commença à faire feu sur les assassins. Leur attention se porta aussitôt de ce côté et ils l'attaquent avec furie. Elle, comprenant bien qu'elle ne pouvait pas résister longtemps, s'adresse aux femmes renfermées avec elle et leur demande si elles veulent mourir libres ou vivre esclaves et déshonorées. Elles s'écrient qu'elles préfèrent la mort à la honte. Sans perdre de temps, elle leur dit de se ranger autour d'elle, puis, se plaçant sur un caisson rempli de cartouches, elle y met le feu avec un tison, et toutes ensemble sautent avec la tour, devenue la proie des flammes.

C'était en 1802. Ce trait a été imité vingt ans plus tard par une autre femme souliote. Les Souliotes étaient rentrés dans leurs montagnes pendant la guerre de l'indépendance ; les Turcs, ayant violé une capitulation, s'avançaient pour massacrer des blessés et des prêtres réfugiés dans une église ; on les laisse approcher, une femme intrépide met le feu à un baril de

poudre, et tous les Turcs périssent avec ceux qu'ils venaient égorger.

Tel est le sujet de la gravure ci-jointe.

Revenons à Ali-Pacha, et terminons ce récit par le martyre de trois enfants souliotes, dignes d'une éternelle mémoire.

Le tyran avait fait traîner à Janina, sa capitale, les captifs peu nombreux dont il avait pu s'emparer, et il repaissait ses yeux de la vue des supplices qu'il leur faisait souffrir.

Au nombre de ces captifs étaient trois enfants d'une beauté ravissante. Il leur promit de leur accorder la vie s'ils voulaient renoncer à la foi chrétienne. Ils refusèrent courageusement. L'ainé de ces élus de Dieu avait quatorze ans, sa sœur onze, et elle marcha au supplice en tenant par la main un autre frère âgé de neuf ans. On leur avait arraché leurs vêtements !... Une douce sérénité brillait sur les visages de ces enfants qu'entourait une troupe de derviches frénétiques. Arrivés au lieu ordinaire des exécutions, la jeune fille se prosterna en élevant ses mains au ciel. Elle voit rouler à ses pieds la tête de son jeune frère ; et pendant que l'ainé luttait contre un ours auquel on l'avait livré, on n'entendit sortir de sa bouche que ces paroles :

« Père des miséricordes, Dieu exorable, Dieu des faibles, sainte reine couronnée, ayez pitié de mes frères ; Christ adoré, secourez vos pauvres enfants !... »

En achevant ces mots, elle reçut le coup mortel, et les chœurs des anges reçurent ces âmes innocentes et les portèrent devant le trône de Dieu. L. D'A.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

## AVICENNE.

Les trois ou quatre premières journées, nous conservâmes parfaitement tous deux notre santé et nos forces. L'opiat faisait des merveilles aussi bien que les pilules. Chacun de nous, sûr de son fait, était plein de confiance ; j'observais Fazel de temps en temps pour voir s'il ne changeait point, et la même raison l'engageait aussi à me regarder. Pour moi, loin de m'affaiblir, je paraissais devenir plus vigoureux de jour en jour. Il n'en fut pas de même de mon philosophe ; il perdit ses pilules. Alors il devint rêveur et chagrin, et son visage se couvrit d'une pâleur qui me fit juger que son affaire allait mal. Cependant il cachait l'accident qui lui était arrivé, et, prenant son mal en patience, il se laissait peu à peu consumer par la faim. Enfin, le voyant dans un état pitoyable, je lui offris de mon opiat ; mais il n'en voulut point, tant il avait d'orgueil, et il aimait mieux se laisser mourir que d'avouer qu'il eût besoin de secours.

Je fus vivement touché de la mort de Fazel ; je baignai son corps de larmes, et je l'ensevelis dans une montagne déserte, à l'aide de ses esclaves et des miens. Il y en avait un parmi les siens qu'il avait plus aimé que les autres. Ce fut celui-là qui m'apprit que son maître avait fait des pilules, et comme nous les cherchâmes inutilement dans les habits du philosophe après sa mort, nous conclûmes qu'il les avait laissées tomber dans le chemin.

Après lui avoir rendu tous les honneurs funèbres



que nous pouvions lui rendre dans cet endroit, je partageai entre tous les esclaves, c'est-à-dire ceux de Fazel et les miens, l'argent que le roi de Samarcande nous avait donné à Fazel et à moi, pour nous défrayer pendant le séjour que nous devions faire à Casghar, et je leur donnai la liberté.

« Allez-vous-en, leur dis-je, où il vous plaira, et laissez-moi tout seul dans ces montagnes; je n'ai pas besoin de vous. »

#### IV. La grotte enchantée.

Quand ils furent tous partis, je demeurai encore quelque temps à déplorer, sur le tombeau de Fazel, la malheureuse destinée de ce philosophe, non sans blâmer son imprudence et son orgueil.

Je rêvai ensuite à ce que je devais faire; je ne voulus ni poursuivre mon chemin vers Casghar, ni retourner à Samarcande; il me prit envie de voyager tout seul et de parcourir le monde. Après d'assez longs voyages, j'arrivai à Kandahar.

Comme je me promenais dans cette grande ville, j'entendis tout à coup beaucoup de bruit et je vis en même temps le peuple agité. Les artisans sortaient de leurs boutiques et se joignaient aux autres habitants qui étaient en rumeur; on eût dit qu'il venait de se passer ou qu'il se passait actuellement quelque chose de considérable. Et la cause de tous ces mouvements était un crieur public qui allait par la ville, et qui, de quart d'heure en quart d'heure, disait à haute voix :

« O vous qui aimez les sciences, sachez que demain on doit entrer dans la caverne. »

Aussitôt que j'eus entendu ces paroles, je résolus de suivre le crieur pour avoir avec lui un entretien particulier sur cette caverne. Je le joignis sur la fin du jour, comme il était prêt de rentrer dans sa maison; je le priai fort civilement de m'apprendre ce que c'était que la caverne où les savants devaient entrer le lendemain.

Le crieur me prit pour un religieux.

« O saint homme, me dit-il, vous saurez qu'il y a à quelque distance de cette ville une montagne qu'on appelle la Montagne-Rouge, parce qu'elle est couverte de roses pendant toute l'année. Au bas de la montagne, il y a une caverne d'une vaste étendue, dans laquelle on entre par quatre portes, qui, par la vertu d'un talisman, s'ouvrent et se ferment d'elles-mêmes au commencement de chaque année. Les curieux y entrent dès la pointe du jour, avant que les étoiles disparaissent; ils y trouvent une prodigieuse quantité de livres; ils choisissent ceux qu'ils veulent lire, ils les prennent vite pour les emporter chez eux et se hâtent d'en sortir, car la caverne se ferme quarante-cinq minutes après qu'elle s'est ouverte, et si, par malheur, quelque savant, arrêté par le plaisir de bouquiner, y demeure un instant au delà du temps marqué, comme cela n'est arrivé que trop souvent, il y meurt de faim, parce que les portes ne s'ouvrent qu'une année après. »

« On dit, poursuivit-il, que c'est le sage Chehadin qui a fait creuser cette caverne pour y enfermer tous ses livres, tant ceux qu'il a composés que ceux qu'il a recueillis dans le monde. Tant qu'il a vécu, ou du moins pendant les dernières années de sa vie, il n'a rien épargné pour ramasser des livres curieux; et à force de temps et de recherches, il est parvenu à rassembler plus de vingt mille volumes qui traitent de la pierre philosophale, de la manière de chercher les

trésors et de les découvrir. Il y en a qui enseignent à faire des prodiges, à métamorphoser les hommes en bêtes, à voler dans les airs; en un mot, tous les secrets de la nature sont révélés dans quelques-uns de ces livres, et particulièrement dans ceux qu'il a composés lui-même. »

J'écoutais avec beaucoup d'attention le crieur; il ajouta que le sage Chehadin, pour la sûreté du précieux dépôt qu'il avait mis dans la caverne, avait composé un talisman dont la vertu était que les portes, quoique faites d'un simple bois de sandal, ne pouvaient être ouvertes ni brisées, quelque adresse ou quelque force qu'on pût y employer.

« Cette précaution, dis-je au crieur, me semble assez inutile, car tout le monde ayant la liberté d'entrer une fois l'année dans la caverne et d'emporter des livres, on peut les enlever tous, et je suis surpris que cela ne soit pas déjà fait. »

— Vous avez raison, me répondit-il en souriant, d'avoir cette pensée, puisque je ne vous ai pas dit que ceux qui emportent des livres sont obligés de les rapporter à la caverne l'année suivante et de les remettre à la place où ils les ont pris; s'ils y manquaient, ils trouveraient à qui parler : il y a des esprits qui veillent à la conservation des livres; ils ont soin de tourmenter cruellement, et quelquefois ils font mourir les personnes qui veulent en garder quelques-uns et se les approprier. »

Lorsque le crieur m'eut appris toutes ces choses, je le remerciai et pris congé de lui. Je laisse à penser si je fus bien aise de savoir ces particularités, et si je formai le dessein d'aller le lendemain dans la caverne avec les curieux. Je ne me proposai pas seulement d'y entrer, je résolus même d'y rester après les autres, et de m'exposer à tout ce qui pourrait en résulter. J'étais déjà trop versé dans les mystères des sciences occultes pour avoir peur des esprits. Je sortis sur-le-champ de la ville et j'arrivai au pied de la Montagne-Rouge. Je vis les quatre portes de la caverne, faites en effet de bois de sandal, comme le crieur me l'avait dit, et je remarquai dessus plusieurs figures d'animaux en relief; c'est en cela que consistait le talisman.

Je montai au sommet de la montagne et me couchai parmi les roses qui la couvraient et qui parfumaient l'air de leur odeur. J'avais une si vive impatience d'être dans la caverne, que je ne pus goûter de repos.

Enfin, l'approche du jour que j'attendais fit sortir de la ville tous les curieux; j'entendis le bruit qu'ils faisaient en venant à la montagne; je descendis de l'endroit où j'avais passé la nuit, pour n'être pas des derniers à entrer dans la caverne.

Déjà les étoiles commençaient à disparaître à nos yeux, lorsque tout à coup les quatre portes qui étaient aux quatre côtés de la montagne s'ouvrirent d'elles-mêmes avec un bruit terrible. Aussitôt tout le monde entra et se répandit dans la caverne, dont le crieur n'avait pas eu tort de me vanter l'étendue. Il avait encore eu raison de me dire qu'on y voyait un prodigieux nombre de livres. Ils étaient tous fort proprement arrangés le long des murs sur des tablettes de bois d'aloès, avec des étiquettes qui marquaient les matières qu'ils traitaient. On apercevait entre eux des vides; mais les savants les eurent bientôt remplis de livres qu'ils avaient emportés l'année précédente : ce ne fut, à la vérité, que pour y laisser d'autres vides, car ils prirent d'autres volumes et sortirent promptement. Quelques mo-





*Riquet à la houppe.* — On quittait vite la belle princesse sans esprit pour se ranger auprès de sa sœur,  
qui ne disait que des choses agréables.  
Ayuntamiento de Madrid





Riquet à la houppe. — Les princes viennent demander la main de la belle princesse.



ments après, j'entendis le bruit que firent les quatre portes en se fermant, et je demeurai seul dans la caverne, qui, ne recevant du jour que par les portes, se trouva, lorsqu'elles furent fermées, plongée dans la plus profonde obscurité.

Un homme qui n'aurait pas su ce que je savais aurait été fort embarrassé dans ces ténèbres; mais je n'ignorais pas le moyen de les dissiper. Je commençai par soumettre à mon pouvoir les esprits qui avaient la direction de cette merveilleuse bibliothèque, et quand je les eus assujettis par la force de mes conjurations, je leur ordonnai de m'apporter de la lumière et d'avoir soin que la caverne fût toujours éclairée.

Les esprits, qui sont toujours fort obéissants lorsqu'un homme qu'ils craignent leur commande quelque chose, partirent et revinrent à l'instant avec plus de lumières qu'il n'en aurait fallu pour éclairer cent cavernes comme celle-là, quoiqu'elle fût très-vaste. Je crois qu'ils volèrent toutes les bougies et toutes les lampes de la ville de Kandahar. On n'a jamais vu une plus belle illumination que celle qu'ils firent pour célébrer mon entrée dans ce lieu-là. Ils en mirent une infinité le long des tablettes et en parsemèrent la voûte dont ils firent une espèce de ciel; ils me servirent par delà mes souhaits.

Ce fut alors que je m'appliquai à la lecture de plusieurs livres fort curieux.

J'en trouvai qui traitaient des prodiges de l'alchimie et des sciences secrètes; mais le style en était si figuré, les expressions si obscures, que tous les savants n'étaient pas capables de les entendre. Pour en avoir l'intelligence, il fallait posséder les connaissances que j'avais déjà.

Comme je voulais copier quelques passages de ces livres et que je n'avais qu'à parler pour avoir du papier et de l'encre, les esprits, mes très-humbles esclaves, m'en fournirent. Ils eurent soin pareillement d'aller me chercher des vivres lorsque mon opiat vint à me manquer; ils m'apportaient tous les jours d'excellents mets et des meilleurs vins. Je n'avais qu'à demander ce qui me plaisait, j'étais assuré de l'avoir dans le moment.

Je passais donc le temps très-agréablement dans cette admirable caverne. Si je lus quelques livres qui ne m'apprirent rien de nouveau, il y en eut, en récompense, beaucoup d'autres qui me furent fort utiles, et où je trouvai les plus beaux secrets de la nature. Je lus pendant toute l'année sans m'ennuyer.

#### V. Le sorcier prétendu.

Au commencement de l'année suivante, les portes s'ouvrirent à l'ordinaire; les curieux entrèrent: mais, comme ils ne s'attendaient point aux illuminations dont leurs yeux furent frappés, la terreur les saisit. Ils jetèrent promptement les livres qu'ils rapportaient et prirent tous la fuite. Je m'avisai de sortir dans le même temps. Il faut remarquer que j'avais laissé croître ma barbe, mes sourcils et mes cheveux, de manière que je paraissais effroyable; aussi ma figure ne servit-elle qu'à redoubler leur frayeur.

« Voilà le sorcier Mouk, s'écrièrent-ils; c'est lui-même. »

Ce sorcier, pour lequel ils me prenaient, était un méchant homme qui ne se plaisait qu'à faire du mal dans le pays. Il employait son noir ministère à nuire au

genre humain. Tout le monde le maudissait, et le sultan de cette contrée, sur les plaintes qui lui en avaient été faites de toutes parts, avait inutilement, jusque-là, mis des gens en campagne pour l'arrêter; il avait toujours su éviter leur poursuite et se déroba au châtimement qu'on lui réservait.

Dès que j'entendis qu'ils me prenaient pour un sorcier, j'eus l'imprudence de vouloir les désabuser.

« Mes frères, leur criai-je, détrompez-vous, je ne suis point ce Mouk dont vous parlez, et je n'ai pas dessein de vous faire le moindre tort. »

Ils s'arrêtèrent à ces paroles, sans vouloir cependant croire ce que je leur disais; et les plus courageux d'entre eux, excitant les autres à suivre leur exemple, m'environnèrent et se jetèrent tous ensemble sur moi.

J'aurais pu d'un seul mot les renverser et me délivrer de leurs mains; mais je jugeai à propos de ne faire aucune résistance et de leur laisser croire qu'ils disposeraient de ma vie à leur gré. Ils en furent bien persuadés, lorsque après m'avoir lié très-étroitement, ils me menèrent à leur cadi.

« Oh! oh! me dit ce juge aussitôt qu'il m'aperçut, te voilà donc pris pour le coup! Ne t'imaginer pas, scélérat, éviter le supplice que tu mérites; il y a longtemps que tu souilles ces lieux par ta présence et que tu y mènes une vie exécration. Qu'on le traîne tout à l'heure, ajouta-t-il, dans la place publique, où l'on a coutume de faire mourir les plus grands criminels. »

En achevant ces paroles, il me mit entre les mains de ses gens, qui me conduisirent à une place d'une vaste étendue, pendant qu'il courut informer le sultan de ce qui se passait, et lui demander de quel genre de mort il souhaitait qu'on me punit.

Le sultan de Kandahar ne sut pas plus tôt que le sorcier Mouk était dans la place où on exécutait les coupables, qu'il s'y fit porter en litière. Dès qu'il y fut arrivé, il demanda à me voir, et, sur ma mine seule, il me condamna à être brûlé vif.

Il n'eut pas plus tôt prononcé mon arrêt, que je vis construire au milieu de la place un bûcher qui aurait pu suffire pour vingt sorciers. Il fut prêt en un instant, car tout le peuple apportait du bois à l'envi et se faisait un grand plaisir de me voir réduire en cendres.

J'eus la patience de me laisser attacher au bûcher; mais aussitôt qu'on y mit le feu, je prononçai quelques paroles cabalistiques par la vertu desquelles mes liens se défirent. Alors je pris dans le bûcher un morceau de bois, je lui donnai la forme d'un char de triomphe, et je montai dans ce char. Je me promenai quelque temps dans les airs, à la vue des habitants de Kandahar, qui n'eurent pas autant de plaisir à me regarder sur mon char, qu'ils en auraient eu à me voir brûler. Je fis ensuite entendre ma voix, et, m'adressant au sultan:

« Tyran, lui dis-je, toi qui, sans m'écouter, sans même m'interroger, as voulu me faire périr comme un scélérat, apprends que je ne suis point un sorcier, mais un sage qui peut faire des choses encore plus merveilleuses que celles dont tes yeux sont témoins. »

A ces mots, je disparus; et le sultan, de même que le peuple, demeura dans un extrême étonnement.

J'ai voyagé pendant dix années après cette aventure; j'ai été au Caire, à Bagdad, en Perse; et dans tous les lieux où je me suis arrêté, j'ai fait le bonheur de toutes les personnes pour qui j'ai conçu de l'amitié. Enfin, je suis venu à Hamadan, où il m'a pris fantaisie de faire



parler de moi. Pour cet effet, étant sorti de la ville et me voyant dans un endroit plein de buissons, je coupai quarante branches de la même longueur, et, les animant par la vertu de quelques paroles dont je connais la puissance, je leur ordonnai de prendre une forme humaine et de construire les bains qu'on voit aux portes d'Hérat. Voilà quels sont mes quarante garçons, sire, et j'ai eu raison de dire à Votre Majesté qu'ils étaient tous frères, puisqu'ils sont tous enfants de la terre.

Avicenne cessa de parler en cet endroit; et le sultan, charmé des choses qu'il venait d'entendre :

« O grand philosophe, s'écria-t-il, quel bonheur de vous avoir pour ami ! Après une vie si occupée, goûtez enfin quelque repos; restez auprès de moi et aidez-moi, par vos conseils, à gouverner sagement mon royaume. »

Avicenne accepta l'offre du sultan; mais il ne jouit pas longtemps de cette vie tranquille. Il mourut au bout de quelques mois, épuisé par le travail excessif auquel il s'était livré si longtemps.

Son tombeau, que l'on voit encore à Hamadan, attire un grand nombre de visiteurs.

D. L. C.

(Traduit du persan.)

## VARIÉTÉS.

### ALEXANDRE MARTIN.

A Champrond en Gâtinais, dans l'arrondissement de Nogent-le-Rotrou, département d'Eure-et-Loir, qui appartenait autrefois presque tout entier à Sully, un des plus grands ministres qu'ait eus la France, habite un menuisier nommé Alexandre Martin, dont la famille avait été comblée des bienfaits du marquis de l'Aubespine, descendant de Sully. Martin avait dû son éducation et son état aux bontés de M. de l'Aubespine, qui, pendant la révolution, l'attacha à son service, et il n'oubliait pas les premiers bienfaits de son maître : pendant trente-cinq ans il ne le quitta point.

Le marquis de l'Aubespine se ruina; obligé de tout vendre, il ne réserva que trois rentes viagères, une pour lui-même, une autre pour son fils, et une troisième de quatre cents francs pour Martin : peu après il mourut. Martin venait de se retirer dans sa famille, comptant en vain sur sa pension que les créanciers firent saisir. Privé de ce secours, il avait repris tranquillement la profession de ses jeunes années, quand un soir sa porte s'ouvre.... M. de l'Aubespine, fils de son bienfaiteur, paraît avec ses trois petits enfants, obligé de fuir la France et de s'expatrier; il ne parle à Martin que d'une courte absence, et s'éloigne pour ne plus revenir, laissant au menuisier ses trois enfants, seul reste du sang du grand Sully.

Martin avait lui-même trois enfants. Heureusement sa fille aînée sortait d'apprentissage : elle était capable de travailler. Sa mère et elle gagnaient vingt-quatre sous par jour, Martin en gagnait trente; c'est avec ce revenu qu'ils espéraient élever la nouvelle famille que la Providence ajoutait à la leur. Quand le travail manque, ils empruntent; quand ils ne peuvent emprunter, ils vendent leur mobilier. Ils vivent de pain noir; le pain blanc ne manque jamais aux jeunes l'Aubespine.

Après six années, le père des trois enfants n'existait

plus. Il fallait aux pauvres orphelins un tuteur : quel autre le serait que Martin?... La tutelle des descendants de Sully fut dévolue à ce noble cœur.

Cependant le dévouement de Martin s'était ébruité dans la contrée. L'hospice de Nogent-le-Rotrou, que Sully avait doté, et qui garde le dépôt de ses cendres, donna quelques secours pour l'éducation des enfants. Ainsi, de tout l'héritage de ce grand ministre, la part qu'il a faite aux malheureux est la seule dont une parcelle soit arrivée à sa postérité.

Le gouvernement accorda une bourse dans un lycée au jeune l'Aubespine; ses deux sœurs furent admises dans des pensions tenues par des religieuses, et une récompense solennelle, accordée à Martin, consacra à jamais le souvenir de sa reconnaissance et de sa fidélité.

T. H. B.

### UN JOUR DE NEIGE. — UN JOUR SANS NEIGE.

La neige éblouissante a changé la campagne en d'immenses paysages d'albâtre qui se déploient sous un ciel d'un gris rose.

Alors quelquefois sur le soir, gravissant la colline ou descendant la vallée, le fermier attardé se dirige vers son logis : cheval, manteau, chapeau, tout est couvert de neige; âpre est la froidure, glaciale est la bise, sombre est la nuit qui s'avance; mais là-bas, là-bas, au milieu des arbres dépouillés, les petites fenêtres sont éclairées; sa haute cheminée de briques jette au ciel une épaisse colonne de fumée qui annonce au fermier qu'on l'attend : foyer pétillant, souper rustique, et après, veillée amusante, nuit paisible et chaude, pendant que le vent siffle au dehors et que les chiens des métairies éparses dans la plaine aboient dans le lointain.

Quelques jours après, il n'y a plus de neige; mais dès le matin, le givre suspend aux arbres ses girandoles de cristal que le soleil d'hiver fait scintiller d'un vif éclat. La terre, humide et grasse, est creusée de longs sillons où gîte le lièvre, où courent allégrement les perdrix.

Cà et là on entend le tintement de la clochette suspendue au cou du bœuf d'un grand troupeau répandu sur les pentes vertes et gazonnées des chemins creux, pendant que, bien enveloppé de sa mante grise à raies noires, le berger, assis au pied d'un arbre, chante en tressant un panier de joncs.

Quelquefois la scène s'anime; l'écho renvoie les sons affaiblis du cor et les cris de la meute; un chevreuil effaré franchit tout à coup la lisière du bois, débouche dans la plaine en fuyant, et va se perdre à l'horizon au milieu d'autres forêts.

Les trompes, les aboiements se rapprochent : des chiens blancs et orangés sortent à leur tour de la futaie; ils courent sur la terre brune, ils courent sur les guérets en friche; ils suivent en jappant les traces du chevreuil. A leur suite viennent les chasseurs courbés sur l'encolure de leurs chevaux rapides; ils animent la meute à cor et à cris. Ce tourbillon éclatant passe comme la foudre; le bruit s'amoindrit peu à peu, tout se tait; chiens, chevaux, chasseurs disparaissent dans le bois où s'est réfugié le chevreuil.

Alors le calme renaît; alors le profond silence des grandes plaines, la tranquillité des grands horizons ne sont plus interrompus que par le chant monotone du berger.

A. L.





Riquet à la houppe. — Je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le prince le plus beau du monde.